

## **UNE AUTRE LANGUE**

François TAILLANDIER, coll. L'atelier du roman - Essais littéraires, Flammarion, octobre 2004, 115 p., 15 Euros.

Par François BUSIER

---

Serrez vos lacets. S'il faut prendre à la lettre une image que les linguistes affectionnent particulièrement, *la langue est notre seule patrie*, la terre des mots devrait coller plus durement à nos souliers, quel que soit le chemin emprunté : une autoroute de l'information ou le petit chemin poétique qui sent encore bon la noisette... La parole, l'écriture, comme accès à des territoires, à des imaginaires, que l'espace virtuel de l'expression nous permet de découvrir, de préciser, de décrire au mieux, *au plus près*, et dont les frontières conservent, inscrite dans leurs gènes, l'aimable saveur de la délicate imprécision du contour (l'équivalent du pointillé sur la carte), ce léger flou propre à toute structure ouverte et dynamique, cet aléatoire que caractérise aussi toute entreprise humaine.

Cet objet merveilleux et complexe qu'est une langue, se révèle immense, puisque personne n'en connaît tous les mots, toutes les règles, et que tous travaillent, consciemment ou non, à son évolution et à son enrichissement, bref, à son histoire : l'affirmation d'une création collective, celle d'un territoire commun. Mais cette langue, notre langue, à laquelle s'attachent notre identité et notre culture, apparemment tiraillée entre l'exigence, l'autorité des grands auteurs classiques et un désir « moderne » de « faire parler ses tripes », peut-elle encore nous garantir un monde commun, un espace d'échanges où chacun y puise les ressources — virtuelles et symboliques — indispensables à sa propre construction ?

C'est de cette menace dont souhaite nous entretenir François Taillandier, dans *Une autre langue*, ouvrage bref mais intéressant à plus d'un titre. La langue, malmenée par la pub, le communautarisme, la déstructuration et la violence, rendrait-elle gorge ? Notre égarement ne nous placerait-il pas face à une sorte de cruelle aporie : se libérer de contraintes liées à une langue classique dépassée, ou accepter la régression d'une expression moderne en voie d'appauvrissement ?

En guise de prolégomènes premiers, l'auteur évoque ceux par qui il est entré en littérature, ceux par qui de nouveaux horizons ont pu s'ouvrir, maîtres porteurs de valeurs et d'humanités que bousculent et tourneboulent aujourd'hui certaines évolutions, plus sociales que linguistiques. Une vision de notre langue, où vouloir limiter l'approche de sa complexité revient à limiter sa pensée et, au final, à amoindrir notre lien à l'autre. Une sorte de bien-pensance simplificatrice, plus simpliste que libertaire, pousserait à la déchéance les études classiques, en promulguant « une véritable dénonciation de valeurs

autoritaires, ou élitistes, nuisibles en tout cas à l'épanouissement heureux d'individus libres et sans complexes » (p. 32). L'abandon ou la non-acquisition des présupposés minima tend à rompre le pacte garantissant une certaine forme d'équilibre et de cohésion entre groupements humains. Cet éparpillement de sous-langues, à l'usage exclusif de groupes revendiquant sur la base de particularismes, cette « communautarisation », renvoie au repli identitaire et à la dissolution de la dimension *édifiante* de la langue — se construire —, à l'opposé du principe d'ouverture des échanges, censé réduire l'appel à une identité culturelle et historique forte, pour un plus grand respect des identités autres.

En second lieu, c'est d'innovation dont il est question, avec l'Europe et sa tentative de construction pour nouveau paysage. Ce changement d'échelle, dont la symbolique des frontières marque plus que l'empreinte géographique, avive, pour le citoyen européen, la nécessité de maîtriser plusieurs langues. Mais aussi la question de la langue maternelle, qui « n'est plus le tout de l'expression : elle est redevenue ce qu'elle est, un code particulier » (p.53). La disjonction progressive entre langue première, d'origine (un espace d'expression) et langue vernaculaire (expression d'un espace) traduit bien la perméabilité, le potentiel de métissage et de création d'un outil collectif en perpétuelle redéfinition, et donc l'impossibilité de figer son devenir, de « graver dans le marbre » une langue définitive. Sur l'autre versant, les langues véhiculaires, et notamment l'anglais, ne disposent pas d'un statut plus enviable : parlées par une grande majorité d'êtres humains, elles sont pratiquées avec une évidente économie de moyens (apprentissage sommaire, peu de vocabulaire, syntaxe approximative, langage technique, ...), et subissent les « bricolages » et adaptations linguistiques instaurés par un pragmatisme bon enfant allié à un souci d'efficacité immédiate. Ce mode de construction, qui tient plus de l'entassement que de l'édification sagement *planifiée*, ne va pas sans rappeler celui de l'individu qui, tout narcissisme déployé, « procède par emprunt libre, « à la carte », aux héritages culturels, spirituels et comportementaux les plus variés, pour bricoler dans son coin un syncrétisme à sa seule convenance, à vocation privée » (p. 54) avec intégration silencieuse et invisible des soumissions qui s'y rattachent. Le fond de cette réflexion renvoie au thème de la misère symbolique, ici à peine esquissé, évoqué par Bernard Stiegler dans un article du Monde (rubrique Point de vue, édition du 10 octobre 2003), ainsi que par de nombreux sociologues. Que peut réaliser le peuple alors que tout est fait pour le « couper de toutes ses sources d'approvisionnement mental » (p. 60), mais surtout lorsqu'un être humain se trouve dans l'incapacité de pouvoir nommer les contraintes qui instaurent sa domination ? Retour à la case départ : quel est le devenir d'un certain héritage linguistique et littéraire, mais surtout, à quelles valeurs le principe de transmission doit-il s'attacher ?

Ces quelques rappels étant posés, revenons à cette *autre langue*. Au-delà de l'opposition entre les deux termes de l'alternative déjà évoquée, libération versus régression (un itinéraire plutôt philosophique), quels éléments fondent une tentative de résolution de ce débat ? La réactualisation de la défense (et pourquoi pas d'une éventuelle attaque) des très riches heures de la langue française nous interroge de prime abord sur ce que nous voulons défendre : un pré carré loin d'être si défini qu'il en a l'air. Devons-nous condamner un rude « Putain, c'est reuch ! », pour lui substituer un voluptueux « Peste, voilà qui est fort dispendieux ! » ? Une des seules amorces de certitude dont nous disposons nous vient de l'impossible renouveau d'une querelle des anciens et des modernes. Le sens du fleuve, c'est l'aval : la langue, outil en création permanente, ne peut aller contre sa nature, sauf à la statufier par décret (certains s'y sont essayés, avec le bonheur que l'on sait) : aucun retour en arrière possible, « pas de Restauration » envisageable du bon français, de la belle

tournure à l'antique, de l'alexandrin fleurant bon son classicisme et la cire des tables d'école, agrémenté de quelque fragrance signée Lagarde et Michard. D'ailleurs, le débat est ailleurs. Le tailleur de mot doit arpenter le terrain de la modernité avec d'autres prétentions.

Une *autre* langue. C'est bien là, sur le principe d'altérité, contenu dans le titre, que nous devons nous pencher. Pour cela, calmons notre logique de propriétaires terriens — fiers de transmettre un héritage fait de bons lopins issus d'une culture classique (de préférence avec particule symbolique), destinés à flatter une fière progéniture — pour *arborer* celle de l'apprentissage d'une structuration de la pensée, pour mieux nous relier au monde et à l'humanité. Surface et profondeur ; accumulation et construction ? Mais l'altérité joue sur plusieurs faces. Comme le rappelle Frédéric Boyer, « on parle toujours une autre langue que celle des textes dont on hérite ». Et ce décalage fonde une des particularités de la langue : celle de créer une distance entre le monde et notre conscience, un écart entre la réponse immédiate, affective, parfois violente, et le raisonnement serein, corrigeant tour à tour les *a priori* de nos perceptions et de nos représentations. Un décollement du réel, autonome (la coupure sémiotique), pour combattre la pulsion et apaiser les angoisses que provoque la rugosité du monde. « Ce que nous apprend la langue, c'est justement la rhétorique, la distance, le jeu, l'intention de sens caché dans la forme ; c'est que nous ne pouvons aller que vers des actes et des paroles limités et construits, artificiels, et se souvenant qu'ils le sont : des actes dansés, qui nous libèrent » (p. 99). Pas d'érotisme sans langue séparée, sans langue constituée ! C'est dire, aussi, combien le manque d'apprentissage des complexités des règles de la langue, de ses particularités comme de ses illogismes et de ses ambiguïtés, de ses références historiques, nous conduit à l'errance sur des chemins sans nom, incapables de désigner notre propre *misère*. Nécessité d'un décalage précis de la langue contre l'à-peu-près. Comme la montre du Grand Horloger de Voltaire, le monde reste une *complication*.

Langues vivantes, langues mortes ? Une langue peut-elle jamais mourir ? L'écriture a permis, pour l'instant, d'en retarder la fin, mais aussi d'alléger notre mémoire et d'ouvrir les portes de l'oubli, sachant que quelques pages en sommeil veillent sur notre histoire. Quant à la nostalgie, François Taillandier nous renvoie, visiblement avec délices, au dernier roman de Milan Kundera, *L'ignorance*, avec, pour perspective, un prélude à un enseignement renouvelé des Lettres. Quant à l'écrivain, il se doit « de réinstaurer dans son œuvre un ordre du langage accueillant au réel, et donnant forme à une présence humaine non aliénée — c'est-à-dire en premier lieu et en fin de compte, désaliénée de la langue qui la parle » (p. 111).

La langue évolue comme un paysage, et ses territoires mouvants rejoignent ceux de l'histoire, avec autant d'incertitude que d'imprédictibilité. L'essai de François Taillandier tente une approche globale exploratoire, dont la dimension sociale reste un peu convenue, comme la critique des « élites » (une exigence de l'époque, sans doute), axe de réflexion qui méritait une définition et un ancrage plus précis. Mais littérature n'est pas sociologie obligée. Cependant, les problèmes que pose un certain rejet des contraintes et des exigences de notre langue ou, *a minima*, la faiblesse d'un enseignement, risquent d'obérer la prise de recul indispensable que confère une maîtrise approfondie d'un outil, dont la vocation première est d'étendre les champs de notre conscience et, par là, de nous lier « au tout du monde ». La complexité d'une langue pour la complexité du monde...

Autre plaisir, celui de la référence littéraire, à cueillir sans retenue tout au long des pages, ainsi qu'à de célèbres mots d'auteurs : « C'est la canaille qui fait le fond des dictionnaires » (Voltaire), « C'est du gaulois ! » (Louis XIV, écoutant Racine lui lire du Montaigne « dans le texte »), ou bien encore cette vision de la langue écrite, selon Musset : « Elle a cela pour elle / Que le monde l'entend et ne la parle pas ».

La langue est-elle encore un espace de partage, créatrice et productrice de sens commun ? La langue dont nous disposons, dont nous usons, nous donne-t-elle encore des moyens pour dessiner et partager une patrie commune, pour nous *entendre* ? La langue est notre seule patrie : jamais image ne m'a semblé plus juste, plus *prenante*. Et, que plus d'une patrie, il s'agit, peut-être et avant tout, de notre âme...

---

Sélection d'ouvrages cités par François Taillandier :

- *La Bible, notre exil*, Frédéric BOYER, POL, 2002.
- *Trois institutions littéraires*, Marc FUMAROLI, Folio Histoire, 1994.
- *L'ignorance*, Milan KUNDERA, Gallimard, 2003.
- *L'enseignement de l'ignorance*, Jean-Claude MICHÉA, Climats, 1999.
- *Le sentiment de la langue*, Richard MILLET, La Table Ronde, 1993.
- *Règles pour le parc humain*, Peter SLOTERDJICK, Mille et une nuits, 2000.